

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

Voilà donc la troisième fois que je tiens le crachoir. Et nom de dieu, vous allez voir si bibi est la moitié d'un couillon, - s'il n'a pas deviné juste la garce d'idoche qui se balade dans la citrouille des copains.

«Que Barbassou engueule les gros colliers, qu'il veuille les démaigrir de leur saint-frusquin, bono besef! Il a plus que raison. Comme lui on a des quinquets pour voir:

Ce gros cochon de Capdéporc est le plus grand proprio du cantonal n'est riche que parce que son non moins cochon d'aïeul a salement grugé le marquis de la Trouje dont il était l'intendant. Pendant ce temps, ce ruffian de marquis menait une vie de patachon à la cour de Louis XV. Si bien qu'en fin finale, les Capdéporc, qui sont des grippe-sous de père en fils, ont pu acheter les domaines de leur ancien maître.

Même que le dernier de la Trouje, ce petit crevé de vicomte, serait salement décati s'il n'avait pu redorer son blason, en se mariant avec la fille à Tesson, un gros marchand de vins de Binassan, dans l'Aude.

Et le fameux Mascouyounat, qui fait tant de ses épates, n'a-t-il pas acheté son château de Blancmoussu avec les picaillons sués par les peinards de sa filature?

Idem, pour le comte de Mistenflûte... ce moineau qui ne demanderait pas mieux que de vous faire écribouiller par ses canassons, - du train dont il dévale la grande côte de Janticot. En voilà un birbe! Il n'a eu que la peine de sortir du ventre de sa mère pour avoir tout à gogo.

Qu'à ces merles-là on fasse cracher tout ce qu'ils ont engoulé; qu'on révise leurs salopes de fortunes, c'est pain bénit. Et vietdaze, nous en sommes!

Mais, macarel, qu'on vienne nous chiper notre peu de bien, macache! C'est qu'il nous en coûte de la sueur et des angoisses.

N'est-ce pas assez de payer l'impôt, de donner nos fistons, pour qu'encore on veuille nous prendre notre terre?».

Est-ce pas, les gas, voilà bien votre ruminade?

Et foutre, c'est que vous ne connaissez guère où le bât vous blesse! Quand les anarchos parlent des propriétaires, c'est pas vous qu'ils visent, - car vous êtes proprios de nom, mais de fait... oh là là, y a pas de pet, pécaïré!

C'est bien vous qui bûchez comme des nègres, suant l'été et grelottant l'hiver..., mais les revenus, c'est y vous qui les touchez?

Ah ouat, misère! C'est le cochon de percepteur, l'empocheur de la gouvernance, qui chaque an vous envoie sa note, quoi qu'il vous ait jamais prêté rien de rien.

C'est aussi un birbe mieux calé que vous, à qui dans un moment de gêne vous avez emprunté quelques monacos, et à qui faut casquer l'intérêt.

Ben oui! Et ces gaillards empochent votre argent sans se faire de bile. Le pognon n'est pas comme les épis et le raisin, il ne craint ni gelée, ni grêle.

En outre de ces sangsues, il vous faut encore subir le mercanti de la ville qui vous vend frusques et outillage, trois ou quatre fois leur prix de revient.

En sus, vous avez sur le dos toute la vermine: les fonctionnaires qui pullulent kif-kif des morpions, les curés qui vous canulent avec leur sacré bon dieu, ainsi que toute la sale engeance des richards.

Nom de dieu, voilà les vrais proprios de votre terre!

Vous autres, vous en êtes simplement les tenanciers.

Oui, foutre de foutre, vous n'êtes proprios que de nom! Vous avez beau vous rengorger, vous n'êtes, je le répète, que les tenanciers de la terre et la rente vous passe sous le nez.

Vraiment, comment pouvez-vous supposer que les anarchos veuillent s'en prendre à vous?

Pauvres petits proprios, pauvres culs-terreux, jamais les anarchos n'ont voulu vous exproprier!

Non pas, crédieu ! Car ils savent que vous arrosez de sueur et de sang vos petiotes parcelles; ils savent surtout que vous n'exploitez personne.

Aussi, faudrait être loufoque pour vous chercher pouille! Vous êtes des frangins qui nous donneront un riche coup de patte pour le grand chabanais.

A la Révolution, vous gagnerez qu'il n'y aura plus ni impôts, ni hypothèques.

Si ça vous semble mieux, vous continuerez comme au jour d'aujourd'hui à turbiner seules dans votre bout de champ, désormais libre de toute redevance.

Personne ne vous forcera à faire quoi que ce soit contre votre sentiment.

Mais, vingt dieux, en voyant le chouette fourbi du travail en commun dans les grands champs de tous; en voyant les machines faire sans s'esquinter le labeur qui des fois est si dur; ça vous fera faire d'autres réflexes, et foutre, vous serez les premiers à ajouter vos pièces au grand domaine.

Ben oui, les camaros, c'est comme je le dégoise!

Voilà 93 qui s'amène, nom de dieu, il s'agit de fêter le centenaire, en reprenant l'ouvrage raté par nos grands papas.

Pendant que les frangins des villes vont se grouiller dare-dare, faudra que les campluchards ne fassent pas les feignasses. Pourquoi n'imiteraient-ils pas les chouettes gas qui, il y a un an, marchèrent sur Xérès?

Notre programme, nom d'un tonnerre, le voici en quelques mots:

Proclamation de la Commune anarchiste dans chaque village, et libre groupement des bons bougres selon leurs goûts.

A la porte toute espèce de gouvernance: cagnes, percepteurs, rats de cave, juges de paix, sacs à charbon, maires et conseillers cipaux.

Main basse par les paysans révoltés sur les domaines des riches, des couvents, des sociétés financières, et appropriation communale de ces domaines.

Les petits proprios cultivant eux-mêmes leur bien, sans le secours des bras d'autrui, sont libres d'opter pour le régime communal ou le régime individuel.

Abolition définitive de l'impôt, des hypothèques, des baux de toute espèce, du service militaire.

Suppression du numéraire ou d'un papier en tenant lieu; libre organisation de l'échange.

Fédération spontanée des communes entre elles, et des groupes entre eux.

Et oui, vietdaze, voilà ce que nous voulons et voilà ce qui sera! Car il n'y a que ça qui puisse enfin foutre un terme aux dégoûtations qui nous accablent.

C'est aussi ce que voulaient les riches gas de Xérès; des braves culs-terreux qui l'an dernier, d'accord avec les anarchos de la ville, essayèrent de proclamer la *Commune anarchiste*.

Les pauvres gas ne furent pas les plus forts! Quatre d'entre eux ont été estrangouillés par la bourgeoisie espagnole: ces riches fistons s'appelaient Zarzuela, Busiqui, Lamela, Lebrijano.

Les autres sont au bagne!

Mais, crénom de dieu, c'est pas en vain que ces victimes sont tombées.

C'est les premiers campluchards qui ont compris que c'est la main dans la main que nous devons marcher avec les citoyens.

Et foutre, c'est leur exemple qu'il faudra suivre.

Ainsi soit-il, les camaros!

Henri BEAUJARDIN,
Le père Barbassou.
